

NAMIKO HARUKI*

Pierre Klossowski ou le symptôme

Introduction --Roberte et Klossowski

Il paraît difficile d'écrire sur Klossowski sans aborder le personnage de Roberte. S'il est possible d'associer ce nom à une gravure de la revue « Le Petit Journal » que Klossowski, alors enfant, se plaisait à lire, la poursuite dans cette direction de la recherche de son origine semble infructueuse. L'écrivain lui-même ne paraît pas disposer d'une autre explication que celle de l'apparition soudaine de Roberte. L'obsession de Klossowski quant à ce nom devient encore plus violente lorsqu'il en approche une expression concrète en la personne de Denise, qu'il appellera d'ailleurs Roberte. Hanté dans la vie publique comme dans la vie privée par l'image de cette femme, Klossowski ne cesse de la poursuivre par divers moyens d'expression tels le roman, le dessin ou encore le film. Nous nous proposons dans ce travail de cerner ces créations à l'aide de la notion lacanienne de « symptôme », en espérant toucher par là l'univers profond de Klossowski où sérieux et frivole se confondent.

Le symptôme, entité persistante

Avant même toute analyse, il sera nécessaire de définir ce qu'il faut entendre par le mot « symptôme ». Or, celui-ci, dans une acception largement répandue, est compris comme un élément qu'il convient de faire disparaître. Par exemple, le *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM), cadre général adopté par la société américaine de psychiatrie pour le traitement des maladies mentales, identifie celles-ci au moyen de la description des symptômes. De même, pour la *Cognitive Behavioral Therapy* (CBT), les symptômes sont des entités à vaincre car constitutives de la maladie et leur disparition signifie la fin du traitement.

À l'opposé de cette analyse se situe la conception de Freud qui s'est aperçu dès ses premières tentatives de psychanalyse qu'il était impossible de se débarrasser complètement d'un symptôme, ce dernier comportant de manière tacite une sorte de plaisir lié inextricablement à la personne même du sujet¹. Même si on arrive à faire disparaître un certain symptôme, « le noyau de symptôme » persisterait au fond de chaque personne, pensait Freud, pour former de nouveaux symptômes. Dans sa lignée, Lacan avance qu'un symptôme, ou plutôt un sinthome ainsi qu'il l'empruntait à la langue ancienne, est présent à l'issue de la cure en tant que corrélatif de la jouissance.

Or, cette double approche du symptôme ne constitue pas un domaine isolé ; elle peut être référée à la différence entre nom propre et description définitive (*definite description*), problématique qui a opposé des logiciens et des philosophes analytiques tels que Kripke ou Russel. Selon la théorie descriptive, le nom d'Aristote désigne une personne (Aristote) mais renvoie également à un ensemble plus grand constitué de diverses qualités définissant et qualifiant cette personne : disciple de Platon, auteur de l'ouvrage Physique ou maître du roi Alexandre, pour n'en citer que quelques unes. En définitive, le nom d'Aristote détermine la désignation par la description ; ce qui signifie que le nom propre se perd parmi des concepts généraux dans la mesure où il peut être assimilé aux qualifications susceptibles de désigner un objet unique. Et c'est justement cela que Kripke rejette par l'introduction de son fameux concept de « monde possible »². Le nom propre n'est dès lors plus réductible à la description ; il n'en est pas un substitut, étant donné qu'il désigne un individu en tant qu'individu dans sa singularité même. Le nom propre ne signifie pas quelque chose d'autre que lui-même ; il ne saurait être objet d'une interprétation.

Ainsi, ne peut-on pas affirmer que cette opposition entre la théorie descriptive et celle de Kripke est la même que celle entre le concept de symptôme selon la CBT et celui proposé par la psychanalyse ? Car si la CBT voit dans le symptôme un ensemble d'attributs concevables hors de l'individu, la psychanalyse freudienne et lacanienne considère le symptôme comme une sorte de nom propre désignant chaque individu dans sa singularité.

¹ S. Freud, « Dora. Fragment d'une analyse d'hystérie » in *Cinq psychanalyses*, 2014 [1935].

² S. Kripke, *La logique des noms propres*, 1982 [1972].

Indicateur de fixation

Le fait que le nom propre ne dépende d'aucune description définitive signifie qu'il implique un résidu non langagier n'ayant pas sa place dans le système de langage. Kripke a nommé ce résidu «indicateur de fixation» en rapportant chaque nom propre au premier acte indicatif qui est selon lui un « rituel de nomination ». Le nom propre est désormais considéré comme une sorte d'enchaînements remontant à ce rituel (pure communication), c'est-à-dire comme une trace de l'événement qu'est l'acte de nomination. Il a ainsi introduit un champ extérieur – une réalité dans son sens naïf, pouvons-nous dire – au système de langage, tout en substantivant le résidu pris jusque-là pour non langagier. Bien que cette tentative de Kripke comporte des faiblesses théoriques qui ont fait l'objet de diverses critiques, elle nous reste importante en ce qu'elle a restauré la raison d'être du nom propre en y introduisant une dimension, si on peut dire, mythique. Et c'est là que nous rapprochons les notions de nom propre et de symptôme.

Séparation et aliénation

Lacan explique la naissance du sujet – qui est un sujet de manque – en la rapportant au choix primordial qui s'impose entre « être » et « sens »³. Pourtant, ce choix n'est nullement accompagné de liberté, puisque nous ne pouvons choisir que le « sens », tout comme dans celui entre « la bourse et la vie », on ne peut que tout perdre si on choisit la bourse (puisque le choix de la bourse nous fait perdre la vie). Il est donc un choix forcé. Le sujet ainsi né est lié au monde de sens via le point S1. Toutefois le champ de sens qu'il trouve, déjà gravement corrompu par la perte de l'être, ne se présente que sous une forme insignifiante. Ce qui fait que S1 est un signifiant démuné de sens.

Or, un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant, si bien que S1 fait émerger un sujet au champ de l'« autre », du fait d'un autre signifiant qu'est S2. Autrement dit, le sujet divisé par l'opération primordiale et aliénante obtient du

³ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1973.

sens dans l'« autre » tout en renonçant à l'« être » du sujet. S1 n'est autre que le lieu de cet « être » rejeté. La seconde opération qui est celle de séparation consiste donc à faire retourner l'objet à la position S1. Lorsque le sujet entre dans la chaîne de signifiants par cette double opération d'aliénation et de séparation, l'être de langage naît.

Le nom propre et l'objet *a*

Maintenant que nous avons vu apparaître un être de langage, nous pourrions nous demander comment il arrive au nom propre, qui n'est pas nécessairement un objet *a*, de s'approcher de l'instance de l'objet *a*.

Quelque chose qui n'était rien commence à être comme sujet X dès le moment où il se fait donner un nom X. Le nom propre a pour effet, quasiment magique pour ainsi dire, de transformer le vide indéfinissable en une substance. Mais s'il occupe une place privilégiée pour le sujet, ce n'est pas seulement parce qu'il a cet effet alchimique, mais aussi parce qu'il est prononcé par la bouche d'autrui. Imaginons une mère devant son bébé ; elle l'appelle par son nom propre en regardant les yeux ouverts du nouveau né qui, de son côté, lui répond par des cris, des regards ou des mouvements de son corps. Elle pourrait au même moment être en train de l'allaiter ou de s'occuper de ses besoins naturels. Le nom propre, prononcé en complément de telles activités d'une mère, serait en quelque sorte la première lettre inscrite sur le corps de l'enfant.

Le nom propre, engrenage du mécanisme menant l'être sur le monde de sens, s'avère ainsi être comme un repère de la jouissance que le sujet connaissait déjà aux moments des stades labial et anal, conservant la dimension d'être que ce sujet a désormais perdue. De même que S1 est le signifiant du non-sens, le nom propre n'a pas sa place dans le champ du sens, quoiqu'il soit un signifiant doté d'une fonction privilégiée d'articulation existentielle.

C'est ainsi que nous devons entendre la proposition de Kripke qui affirme que le nom propre ne peut pas se réduire aux descriptions, celles-ci ne formant qu'une chaîne infinie de signifiants (Aristote est un disciple de Platon, Aristote est l'auteur de la Physique, Aristote est le maître du roi Alexandre, ...). Le sujet se donne le

langage tandis que celui-ci ne sait jamais lui rendre son être. Etant donné que l'objet *a* surgit du champ du non-sens ou de l'être perdu, l'impossibilité de réduire le nom propre aux descriptions ne peut être qu'évidente.

Le monde de langage ne cesse de fluctuer par les glissements incessants de sens. Pour un sujet, noyé dans cette mer de sens, seul l'objet *a* permet de créer une subjectivité - bien qu'avec peine, car ce produit d'excès séparé du monde du langage constitue un point fixe et inaccessible, dont on pourrait dire qu'il est une sorte de point absolu d'Archimède par rapport au langage. Pourtant, ce point qu'est l'objet *a*, est un témoin muet de l'être perdu, un leurre en ce sens. Ceux qui ne se laissent pas tromper par ce leurre seront destinés à errer éternellement dans le désert de sens. Ainsi, le nom propre qui ne dit rien de moi, mais qui me fixe dans le monde - là est un sujet sans qu'on sache de quoi ce sujet est fait -, devient-il lui-même quelque chose de plus, quelque chose me dépassant : l'objet *a*.

Joyce, ou sinthome

Comme nous l'avons remarqué plus haut, Lacan concevait l'« identification au symptôme » comme une autre sortie possible de la cure. Nous pouvons suivre le développement de ses réflexions sur le symptôme depuis *le Séminaire XX Encore*, en particulier dans *les Séminaires XXII R.S.I* et *XXIII Sinthome* où elles atteignent leur apogée. D'ailleurs, la notion de « prothèse », notion clef pour la compréhension du symptôme, apparaît aussi dans les formulations topologiques propres au dernier Lacan.

Or, dans le Séminaire XX, il introduit le fameux dispositif du nœud borroméen afin d'expliquer les rapports mutuels du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique :

Deux ronds de ficelle ne sont pas noués l'un à l'autre, c'est uniquement par le troisième qu'ils se tiennent. Le vrai problème, (.....) c'est de faire que (.....) quand vous en coupez un, tous les autres sans exception [soient] libres, [in-

dépendants] .⁴

Mais dans le Séminaire de l'année suivante, intitulé « Les Non-dupes errent », il décrit la séparation des trois cercles qui deviennent chacun indépendants les uns des autres et présente un quatrième cercle reliant les trois autres qui étaient jusqu'alors indépendants. Ce quatrième cercle est en fait le symptôme, ou sinthome. En lui assignant un parallélisme topologique avec le nom du père, Lacan mentionne James Joyce comme un cas représentatif :

Le père comme nom et comme celui qui nomme, ce n'est pas pareil. Le père est cet élément quart (.....) sans lequel rien n'est possible dans le nœud du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Mais il y a une autre façon de l'appeler. C'est là que ce qu'il en est du Nom-du-Père, au degré où Joyce en témoigne, je le confie aujourd'hui de ce qu'il convient d'appeler le sinthome.⁵

En d'autres termes, le nom du père, ou le père en tant que nom, qui devait fournir le sujet de représentation de la commune mesure, est exclu chez Joyce de telle sorte que l'Imaginaire est menacé d'être dissocié du nœud borroméen. Mais cela n'a pas eu tant de conséquences, puisque ce manque est suppléé par l'« ego de substitution », appelé également « ego de Joyce ». Selon Lacan, le fait que Joyce ait pu « se faire un nom » au moyen de ses actes de création lui a permis de suppléer le défaut structural que constitue l'absence du nom du père.

Lacan avait incité régulièrement à considérer « le nom du père » comme le point fixe grâce auquel le sujet arrive à se situer dans le monde. Pour lui, le père est l'Un qui rapièce par son Non=nom le trou ouvert dans ce monde par le manque de signifiant que représente l'« autre ». Ainsi, le nom du père a-t-il une force écrasante ; le rôle qu'il occupe dans le processus de naissance du sujet est tel qu'il pourrait même être comparé à Dieu. Son trouble fonctionnel amène nécessairement celui du sujet ; c'est pourquoi Lacan parlait de l'« exclusion du nom du père » quand il explicitait le mécanisme de la psychose.

⁴ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, p. 112.

⁵ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, p. 167.

Rappelons-nous la thèse qui se trouve constamment à la base de la pensée lacanienne : il n'y a pas de métalangue. Suivant celle-ci, même le nom du père se révèle être une variation du symptôme ; ce qui fait que chacun a sa façon de combler le trou, le manque. Il se peut donc qu'un sujet trouve dans le symptôme une issue qui lui permette de se situer dans le monde et qu'il se fasse un nom autrement que par la nomination du père. Telle est la tentative théorique présentée par Lacan dans ses derniers séminaires.

Or, il faut noter que l'expression « se faire un nom » ne désigne point chez Lacan un processus dans lequel une personne devient célèbre, reconnue socialement par son acte de création, mais un événement de nomination en son propre sens.

L'important n'est pas pour moi de pasticher *Finnegans Wake* – on sera toujours en dessous de la tâche, c'est de dire en quoi je donne à Joyce, en formulant ce titre, Joyce le Symptôme, rien de moins que son nom propre, celui où je crois qu'il serait reconnu dans la dimension de la nomination.⁶

Ce n'est pas que Joyce soit parvenu par sa création au signifiant extrême qui indiquerait le sujet ; en fait Lacan considère plutôt qu'il s'est enfin renoué au monde à travers le flux du « non-lisible lisible » impliqué dans l'obscurité mystérieuse de son écriture (parole en tant que « chose ») – qui n'est que le langage symptomatique dans lequel s'est infiltrée la jouissance. En outre, ce monde-là est celui dans lequel il devient une personne autre que lui-même.

Ainsi, l'identification au symptôme ne consiste pas à composer avec un symptôme déjà existant pour l'accepter tel quel. Elle est un événement empirique qui surpasse en même temps la dimension d'expérience. Si elle constitue une fin possible du traitement analytique, le sujet qui apparaît à la sortie de la psychanalyse sera celui qui dira : « Je suis mon symptôme ».

Lorsqu'un être qui n'était rien, s'immerge dans le silence du Réel pour réapparaître comme sujet, un autre acte nomme ce que la première nomination n'a pas retenu. Cette nouvelle nomination ne se fait point dans l'ordre de passage d'un nom à un autre ; elle devrait consister à se refaire un lien avec le monde à travers un nouvel agencement – pour reprendre les termes de Deleuze et Guattari – qui n'est

⁶ *Ibid.*, p. 162.

plus sous l'égide du père, et cela tout en venant au secours de tas d'excès qui habitent dans le nom propre. En ce sens, se faire un nom est un acte emprunt de singularité.

La création selon Klossowski

Klossowski a publié en 1965 *Les Lois de l'hospitalité*, qui reprenait en fait les trois œuvres précédentes, soit *Roberte, ce soir* (1953), *La Révocation de l'édit de Nantes* (1959) et *Le Souffleur* (1960). C'est le nom de *Roberte* qui, comme un fil unique, relie ces créations qui, du fait de leur écriture hétérogène, ne pourraient être expliquées par un simple résumé. Par exemple, *Roberte, ce soir* décrit une relation troublante : le mari offre sa femme au plaisir d'un passant inconnu. Ce qui est décrit par là est l'incitation à apparaître à un lieu réel (maison de l'hôte) « l'essence de *Roberte* », alors que cette essence-là ne peut pas être désignée par un adjectif possessif, ni comprise comme propriété de quelqu'un. En elle apparaît plusieurs pathos à la fois.

Il s'agit chez *Octave* (le mari), ou Klossowski, de médiation, d'échange et de communication entre vous et moi, ou même entre plusieurs vous et nous. *Roberte* est elle-même un simulacre vivant ; le vœu du mari n'est que de voir la réalisation d'un monde où les désirs de tout le monde communiquent entre eux, grâce à *Roberte* qui se transforme en leur simulacre. *Moi* n'étant plus un seul moi, ce moi pluriel se lie avec vous, également pluriel, par l'intermédiaire d'innombrables démons : voilà le vrai sens de l'orgiaque sacré que Klossowski tente de nous présenter.

Or, il manque un modèle, et même un moule à ce drame qui ne saurait trouver aucune conclusion ; il est destiné à l'échec dès le début. Mais c'est pour cela aussi que Klossowski a pu et voulu continuer à décrire et à dessiner les mêmes scènes. Les choses qui se contredisent coexistent sur le même plan, et leurs éléments opposés s'y reflètent en laissant émaner divers sens pour que les contradictions internes se révèlent telles qu'elles sans être résolues. Les noms propres qui doivent assurer les identités ne font ici que multiplier les images divergentes. Ce topos par lequel une infinité de pathos ne cesse de s'exprimer, c'est justement le nom de *Roberte*.

Roberte est donc plus qu'un signe particulier doté d'un corps ; elle est un topos où s'inscrit le langage singulier pour parler du pathos intransmissible. On y voit s'entremêler une infinité de désirs innommables ainsi qu'une infinité de simulacres en tant que leurs objets, qui ne sont en rien des sujets identifiables et tangibles. Il s'agit d'un monde où le principe d'identité n'a plus de valeur, qu'on pourrait appeler un monde de simulacres.

Klossowski ou le symptôme

Ce monde, dont Klossowski rêve, et qu'il essaie de faire surgir à travers ses œuvres, ne peut être que dangereux pour l'esprit en ce qu'il est médiatisé à l'extrême pour ne permettre aucune différenciation ; il ne peut pas être admis dans la réalité si on veut demeurer dans un état psychique normal. Pourtant Klossowski ne tombe jamais dans la folie, car il est lui-même ce jeu=acte symptomatique. À la postface des *Lois de l'hospitalité*, il écrit :

Or, la folie, c'est la perte du monde et de soi-même, au titre d'une connaissance sans commencement ni fin.⁷

Ne s'agit-il pas là de la définition même de son acte de création ? Lacan a trouvé chez Joyce le fait de se « désabonner à l'inconscient »⁸. Ceci ne signifie nullement que Joyce se soit libéré du rapport essentiel avec l'inconscient, rapport que Lacan a défini en le formulant ainsi : l'inconscient est structuré comme le langage. Or, Joyce a laissé des œuvres de langage dans lesquelles, en jouant avec des mots, il aurait pris son plaisir à produire des phrases . Par exemple, ce sont deux mots à graphie très proche et prononcés avec la même sonorité en Irlande tels que « letter » et « litter » qui produisent les effets constitutifs de l'œuvre.

Après tout, Joyce a un rapport à joy, la jouissance, s'il est écrit dans la langue qui est l'anglaise (.....) cette jouissance est la seule chose que de son

⁷ P. Klossowski, *Les Lois de l'hospitalité*, p. 346.

⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthom*, p. 164.

texte nous puissions attraper. Là est le symptôme.⁹

Cette langue de Joyce, désignée par Lacan par le néologisme « lalangue », est en quelque sorte une langue avant structuration grammaticale, autrement dit un archétype de langue. La langue a pour but de réaliser la communication au moyen de règles grammaticales et sémantiques, tandis que lalangue est surtout un moyen de jouissance. Il s'ensuit que lalangue qui n'a pas à communiquer n'a pas besoin du champ de l'« autre », soit S2 en tant que source de savoir. Elle, lalangue, où l'« autre » ne fonctionne pas, ne forme pas la structure fondamentale qui va de S1 à S2 car elle n'est constituée que de S1. C'est pourquoi nous pensons que les simulacres sans modèles ni copies que Klossowski présente dans ses œuvres sont aussi des expressions de S1. Le nom propre qui s'inscrit partout dans des lieux qui ne sont ni dedans ni dehors, n'est autre chose que la trace du « symptôme comme nomination ». La manière dont un sujet se fait un nom par son symptôme n'est pas seulement propre aux êtres proches de la folie, mais elle est aussi une manière ultime d'être d'un sujet humain, de laquelle seule la psychanalyse est capable de s'approcher, car elle considère la folie non pas comme une maladie mais comme une forme de pensée propre à l'homme destinée à l'usage du langage.

Conclusion

Il est vrai que la CBT peut éliminer assez facilement les symptômes ou plus exactement les remplacer par quelque chose d'autre. Mais si elle est efficace, cette efficacité va dans le même sens que la suggestion, laquelle peut oblitérer les symptômes. Or, s'attaquer directement aux symptômes est une opération très dangereuse qui risque d'ébranler le siège fondamental du sujet, dans la mesure où ils jouent, comme nous l'avons vu, le rôle fondamental d'attacher le sujet aux trois cercles que forment le Réel, l'Imaginaire et le Symbolique. La CBT ne respecte pas la double fonction des symptômes consistant à écarter ce qui est ou peut être destructif, tout en se pliant au désir de l'« Autre ». Si les symptômes venaient à être éliminés ou remplacés, nous obtiendrions le calme, certes, mais nous devrions re-

⁹ *Ibid.*, p. 167.

noncer également à ce que ces symptômes peuvent nous assurer, soit un lien avec les jouissances. Un acte pourrait viser à quitter (tomber de) la scène dominée par l'« Autre » --passage à l'acte, tel que le définit Lacan--, il serait à ce moment-là « symptomatique » dans la mesure où il fait se jeter le sujet au point de non-détermination de l'inconscient, c'est-à-dire au point de disparition du sujet. Mais cet acte-là permet une nouvelle possibilité d'être du sujet, bien qu'il échoue à la production de sens. La psychanalyse est unique par cette manière même de respecter des symptômes.

Klossowski, grand penseur et écrivain adoré par tous les philosophes contemporains comme Deleuze ou Foucault, se plaisait à se qualifier de « monomaniac » pour ne citer qu'un des qualificatifs qu'il s'est laissé donner. Quand on lui a demandé dans une interview de préciser le motif de sa création, il répondait avec un visage malin de jeune garçon qu'« il n'était jamais satisfait ». En effet, il a su rester « monomaniac » durant toute sa vie, tout en s'approchant de l'abîme de la folie du fait de son « si funeste désir ». Il aurait trouvé l'art de se tenir et de se maintenir à côté du Réel.